

LE VERGER DE POIRES

Nana Ekvtimishvili

LE VERGER DE POIRES

*Traduit du géorgien
par Maïa Varsimashvili-Raphael
et Isabelle Ribadeau Dumas*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC



**Writers' House
of Georgia**

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien
de la Writers' House de Géorgie
L'édition originale géorgienne a paru sous le titre "მსხლების მინდორი"
en 2015 chez Bakur Sulakauri, Tbilissi

© Nana Ekvimishvili 2015

© Suhrkamp Verlag Berlin 2018

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-887-4

1

La rue de Kertch n'est pas une rue comme les autres. C'est la seule rue à porter un nom dans cette banlieue de Tbilissi. Ici, le quartier se divise en microquartiers, sillonnés de rues anonymes. On y chercherait en vain des monuments, des édifices historiques, des statues de personnages célèbres, des fontaines... De chaque côté, des rangées d'immeubles d'habitation soviétiques bordent la rue. Ça et là, on aperçoit d'autres bâtiments : le Technicum d'industrie légère, bâti sur un terrain surélevé, doté d'un grand et large escalier et entouré de pins, un jardin d'enfants, une école secondaire portant un numéro comme toutes les écoles de Tbilissi, l'ancien local du central téléphonique automatique, un bureau de gestion publique du parc immobilier, une épicerie, un grand magasin Univermag et enfin l'« école des idiots »... C'est ainsi que les habitants du quartier appellent l'école-internat pour les enfants handicapés mentaux.

Dieu sait qui a eu l'idée, dans la Géorgie soviétique de 1974, de baptiser cette rue du nom d'une ville de Crimée. C'est dans cette ville qu'un beau jour d'octobre 1942, quand la mer encore chaude de l'été moutonnait sous la brise, l'armée nazie extermina les cent soixante mille prisonniers qu'elle y avait faits.

La rue de Kertch n'a rien à voir avec la ville dont elle porte le nom : ni vue sur mer ni bateaux ou brise venue de la mer Noire... Nous sommes à la fin du printemps. Un soleil de plomb fait

fondre l'asphalte. Deux ou trois érables aux troncs minces grillent sous le soleil. De rares voitures passent. L'un des chiens allongés au bord de la route réussit à secouer sa paresse et suit l'une d'elles en aboyant jusqu'au carrefour, là où se trouve le magasin. Puis il s'arrête, l'accompagne d'un regard déçu, rebrousse chemin et revient vers ses congénères affalés dans la poussière.

Contrairement à la ville de Kertch, la rue de Kertch n'a pas de héros. Dans la ville assiégée, où l'armée nazie exterminait la population juive et non juive, dix mille soldats soviétiques livrèrent un combat acharné avant de subir une défaite définitive. Et c'est peut-être pour cela qu'après la guerre le pouvoir soviétique refusa à Kertch le titre de « ville héros ». Cela signifiait qu'aucune subvention de l'État ne lui serait accordée et que la ville devrait se reconstruire par ses propres moyens. Il a fallu attendre trente et un ans pour que Kertch se voie attribuer le titre de « ville héros », en 1973. C'est en son honneur que, peu de temps après, une rue de Tbilissi, appelée jusqu'ici route de Tianeti¹, a été rebaptisée. Le fait que Tianeti n'ait pas encore accompli d'exploits dignes d'une ville soviétique a sûrement joué un rôle.

Le temps passait et les témoins de la guerre dite patriotique, habitant la rue de Kertch et ses alentours, quittaient ce monde les uns après les autres. Les jours fériés, les anciens combattants, enfilant leurs vestes chargées de médailles, aimaient à se montrer, à exposer au soleil leurs torsos décharnés et à arpenter prudemment le trottoir, d'un pas lent, mesuré... Plusieurs avaient un portrait de Staline chez eux, accroché au mur du salon. Ils étaient fiers de la victoire soviétique, bien qu'en quittant ce monde ils aient eu des doutes. Ils avaient transmis à leur progéniture une patrie sans dessus dessous. Leurs enfants et petits-enfants habitaient toujours la rue de Kertch et les rues avoisinantes, dans des logements construits selon les plans dits « moscovite » et « tchèque » ou dans des *khrouchtchevki*² au plafond bas. Ils faisaient la navette entre leur appartement, le jardin d'enfants, l'école et le travail.

1. Commune au nord-est de Tbilissi, dans la vallée de l'Iori. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

2. Immeubles d'habitation de cinq étages construits dans les années 1960 sous Khrouchtchev.

L'effondrement de l'URSS troubla ce train-train : les uns ne sortaient plus de chez eux, les autres préféraient flâner dans la rue, d'autres encore passaient leurs journées dans des meetings et des manifestations ; certains décrochèrent du mur la photo de Staline ou passèrent l'arme à gauche.

Les beaux jours d'une fin de printemps sont enfin arrivés. Dans le vieux bâtiment des bains de l'« école des idiots » de la rue de Kertch, Lela se tient debout sous le jet d'eau, tête baissée, épaules légèrement levées.

« Il faut que je tue Vano... »

Elle ferme les yeux et reste immobile.

« Je vais tuer Vano. Ils n'auront qu'à venir m'arrêter ! »

Une épaisse vapeur s'étend dans la pièce. Lela ferme le robinet. La fumée monte de son corps maigre et rougi. Au milieu de son dos frêle, sa colonne vertébrale, semblable à une corde torsadée, relie sa taille de guêpe à ses épaules un peu larges.

« Je vais le tuer. » Elle enfle sa chemise kaki et la boutonne. À côté d'elle, une chaise de classe qui traîne là depuis une éternité, en bois jaunâtre gondolé et aux bords éraflés, supporte un bout de savon ménager et un peigne aux dents cassées. Des habits pendent sur son dossier. Lela passe un pied après l'autre dans les jambes du pantalon, rentre sa chemise et serre sa ceinture.

« Je ne risque rien... Personne ne m'arrêtera. Ils vont dire que je suis une folle, une idiote... Au pire, ils m'enverront chez les fous. Et alors ? Ghnatso, le fils de Tariel, y a été enfermé, mais il en est sorti et il a repris sa vie comme avant... »

Lela passe rapidement ses doigts dans ses courts cheveux mouillés et s'ébroue comme un chien sortant de l'eau. La porte s'ouvre avec bruit. À travers le nuage de vapeur, Lela distingue une petite silhouette frêle.

Irakli, agrippé à la poignée de la porte, s'écrie :

– Tu es là ?

La fille, sans mot dire, continue à s'habiller. Elle enfle à grand-peine ses chaussettes sur ses pieds humides.

– Viens ! Ça fait longtemps que Dali t'appelle !

– Qu'est-ce qu'elle veut ?

Lela met ses Keds et les lace énergiquement. Le courant d'air venu du dehors dissipe la buée. On voit bien Irakli, planté

devant la porte, avec ses oreilles pointues et ses yeux écarquillés. Il est essoufflé.

– Viens, Dali t'appelle... Les enfants sont montés au quatrième, dans la chambre aux lits, et ne veulent plus redescendre...

Le soleil brille. Il fait beau. Ils traversent le stade désert.

Le vaste hall du bâtiment, dallé de carreaux en mosaïque, conserve sa fraîcheur habituelle. Quelques cadres vides sont fixés au mur. Un extincteur est accroché à l'un d'eux.

Lela gravit l'escalier en hâte. Arrivée au quatrième étage, elle s'élanche dans le couloir. La voix aiguë de Dali parvient de la pièce du fond.

Quelques mois auparavant, l'internat s'était vu octroyer une aide humanitaire de la part d'un ministère sous forme de lits en bois tout neufs. Alors on a monté au quatrième étage les lourds lits de fer, qui avaient fait leur temps, et on les a entreposés dans une chambre. À l'époque où cette chambre était une vraie chambre, quand on y couchait les enfants, l'eau s'était infiltrée dans le plafond. On avait eu beau faire venir des ouvriers pour le réparer, l'eau coulait toujours... On avait fait des travaux une deuxième fois, puis une troisième... Mais à chaque fois qu'il pleuvait, l'eau coulait du plafond... Peu à peu, c'était devenu normal. Dès que la pluie commençait, les enfants montaient en courant dans la chambre et admiraient le spectacle.

Pour arrêter l'eau qui avait pénétré à l'intérieur et la collecter, on avait disséminé des seaux et des bassines. D'un mouvement brusque, on les vidait dehors, par les fenêtres et par le balcon. C'est dans cette chambre vide, jonchée de seaux et de bassines, qu'on monta les vieux lits en fer. Depuis, on l'appelait la « chambre aux lits ». Rien au monde ne pouvait faire sortir les enfants d'ici : sauter sur les lits, surtout quand il pleuvait, était un plaisir sans pareil dans l'internat.

Récemment, à l'attrait de la chambre s'est ajouté le charme de son balcon effondré : le balcon, le seul de ce côté du bâtiment, s'est détaché du mur et les plaques de béton se sont fracassées sur le sol. Le garde-fou en fer, avec les tôles qui y étaient fixées, s'est lui aussi effondré, ne laissant sur le mur que l'armature. À ce moment-là, les enfants de l'internat

jouaient au foot dans le stade ; ils passèrent tout près du lieu de l'accident, mais heureusement personne ne fut blessé. Bien entendu, la joie qu'en ressentirent la directrice de l'école et son administration fit pâlir la tristesse suscitée par l'effondrement du balcon. Un beau jour, la porte donnant sur le balcon disparut avec son cadre. Quelqu'un, probablement l'un des employés, la subtilisa, pensant que, puisque le balcon n'existait plus, sa porte ne servait plus à grand-chose. Bref, dans un des murs de la chambre aux lits, une brèche s'ouvrit, de la taille d'une porte. Et quand il fait beau, comme aujourd'hui, à travers la brèche on voit le ciel bleu, sans nuages, les peupliers et l'immeuble d'en face.

Au milieu des enfants se tient une femme de petite taille, replète. À première vue, on dirait qu'elle joue à chat avec eux. Mais on s'aperçoit vite qu'elle les poursuit, bien qu'elle n'arrive à en attraper aucun. C'est Dali, la surveillante. Elle est de garde aujourd'hui. Dali a des cheveux clairsemés, teints en rouge, à travers lesquels on voit son crâne et qui lui font une auréole. À vrai dire, on peut la considérer comme la martyre de l'internat, d'autant qu'elle endure un véritable calvaire en s'occupant continuellement des enfants.

– Ne va pas là, sinon je te donne une fessée ! crie Dali.

Les enfants rient et se poursuivent les uns les autres. Dali se plaint :

– Regarde-moi ça ! J'avais tendu un fil de fer. Je l'avais fixé depuis l'extérieur, mais ils l'ont enlevé. Ah, bon sang ! ils me font tourner en bourrique...

Dans un coin, Lela aperçoit Vaska, le Gitan. Il a quinze ans mais fait plus jeune à cause de sa petite taille. Il y a longtemps qu'il vit ici. Lela se souvient de son arrivée à l'internat. Il avait alors huit ans. C'est son oncle qui l'avait placé ici, un homme noiraud aux yeux verts, qui fumait et avait des tatouages sur ses bras velus. Depuis, cet homme n'était plus jamais revenu.

Au début, tout comme Irakli, Vaska s'était rapproché d'elle. L'ayant pris sous son aile, Lela le protégeait des autres pensionnaires, pour qui le nouveau venu était une proie facile. Puis, devenus adolescents, ils avaient couché ensemble. Ça s'était passé devant les bains, sous un poirier, à la lisière du verger spongieux. Lela se rappelle que ce soir-là le stade s'était vidé d'un coup. Dali était devant la télé, captivée par une série

sud-américaine dans laquelle une belle-mère et sa bru étaient à couteaux tirés. Elle n'en ratait aucun épisode et elle avait entraîné les enfants dans les péripéties des relations sulfureuses entre les deux femmes. Les enfants s'étaient précipités vers la télé, laissant les adolescents seuls dans le stade.

Lela ne se souvenait plus des détails. Elle se souvenait seulement qu'ils étaient allés dans le verger de poires et avaient baissé leurs culottes... Curieusement, cette fois-ci, elle n'avait ressenti aucune douleur. Au contraire, elle avait apprécié la douceur et la souplesse du corps de Vaska. Le garçon était plein de délicatesse. Seulement, ses os piquaient les hanches de Lela... Ils s'embrassaient sur la bouche. Visiblement, il savait déjà rouler des pelles. Ils ne se dirent pas un mot, ni cette fois ni les fois suivantes...

Lela ne se souvenait plus exactement quand leurs rencontres sous les poiriers avaient cessé, ni pourquoi elle se mit à le regarder d'un œil mauvais et à le prendre en grippe. Il ne disait rien. Il s'était résigné à cette situation. Et maintenant encore, il la regarde patiemment, le sourire aux lèvres. Cela met Lela hors d'elle. Elle est prête à se jeter sur lui et à écraser de ses poings le sourire qui fend les lèvres rouges du garçon. Ce sourire ne disparaît jamais de son visage.

Au début, quand il était arrivé à l'internat, et pendant quelques années encore, Vaska était différent. Il ne se tenait jamais à l'écart comme maintenant, n'observait pas les autres de loin et était moins avare de mots. Puis ce sourire étrange, un peu narquois, incompréhensible, se grava sur son visage. Il était difficile de comprendre s'il souriait aux anges, s'il se moquait de quelqu'un ou si ce n'était qu'un sourire de façade.

Lela aboie :

– Et alors ! Pourquoi tu restes planté là ? Tu peux très bien aider Dali !

Vaska la regarde de ses yeux vert clair et, en souriant, balbutie quelques mots.

Lela se dirige vers le balcon effondré. Des enfants s'entassent devant le cadre de la porte. Deux d'entre eux se tiennent au bord. Un garçon de six ans, vêtu d'un short noir et d'un t-shirt Mickey, visiblement le plus audacieux, est monté sur les saillies en fer. C'est Paco, le nouveau pensionnaire de l'internat. Le sourire aux lèvres, il ressemble à un funambule.

Soudain, Lela se met à crier :

– Qu'est-ce que je vous ai dit ? Je vous ai dit de décamper d'ici ! Sinon je vais tous vous attraper et vous jeter en bas !

Les enfants qui se tiennent au bord de l'ouverture s'éloignent en courant. En voyant Lela, le sourire quitte le visage de Paco. Il perd presque l'équilibre, mais le retrouve en ouvrant ses petits bras, et il revient prudemment vers la pièce. Avant qu'il remette le pied sur le plancher, Lela le saisit par la nuque, le soulève et le maintient à l'extérieur, comme pour le jeter dans le vide. Paco change de couleur. Son menton tremble, son visage se défait, il pâlit et agite les jambes.

– Tu veux que je te lâche ? C'est ça que tu veux ?

Elle le secoue. Il cherche à se blottir contre elle.

– Tu veux tomber ? Tu veux te tuer ?

Elle le tire vers l'intérieur et le relâche. Le garçon se sauve en courant. Il ressemble à un scarabée auquel on a joué un mauvais tour et qui, ayant retrouvé la liberté, fuit le danger de toutes ses forces.

– Si vous me cherchez, vous allez me trouver ! Pourquoi vous n'écoutez pas Dali ? crie Lela.

Irakli chasse les enfants, comme si c'était un troupeau de moutons. Vaska n'est plus là. Stella est la dernière à quitter la pièce. Elle court sur ses jambes frêles et arquées, les fesses légèrement en arrière. Comme vêtements, elle ne porte qu'un pull à col roulé, rentré dans ses collants. Lela, Irakli et Dali restent dans la pièce. L'auréole de cheveux de Dali est en désordre et elle-même a l'air de souffrir beaucoup. Elle s'assied sur l'un des lits en fer. Sous le poids de sa lourde croupe, le sommier de fer touche le sol. Dali, qui ne s'y attendait pas, fait un moulinet avec les bras. Irakli lui tend la main, l'aide à se relever et à s'asseoir au bord du lit. Hors d'haleine, Dali lui dit :

– Va chercher Tsitso et dis-lui qu'elle me trouve un cadenas pour la porte. Ça fait combien de temps que je le demande ! Sinon les enfants vont tomber et on s'en mordra les doigts !

Irakli file. Dali trempe sa main dans un seau rempli d'eau de pluie, rafraîchit son front et gémit :

– Je n'en peux plus...

Puis, tout à coup, une pensée traverse son esprit et sa voix rattrape Irakli :

– Si tu vois les enfants, dis-leur d'aller au réfectoire !

Lela se tient au bord de l'ouverture et regarde vers le bas. Elle s'imagine en train de pousser Vano, le vieux professeur d'histoire et adjoint de la directrice. Vano est d'abord étonné et pense que c'est un geste accidentel. Puis ses pieds quittent le sol et son dos sent le vide. Alors, à travers ses lunettes, il jette un regard sur Lela, et voit que celle-ci reste impassible. Elle n'est pas troublée que Vano tombe du quatrième étage, la face vers le ciel. Il a la même expression que Paco tout à l'heure : comme si son visage se défaisait. Son menton tremble. Ses yeux fixent la jeune fille, s'accrochent à elle. Alors elle lui dit : « Crève, enfoiré ! » Le dos de Vano se fracasse contre des débris de ciment. Il râle...

Soudain, la voix d'Irakli parvient à l'oreille de Lela :

– Voici le cadenas. Tiens.

Elle se retourne. Dali n'est plus là. Irakli continue :

– Dali t'a demandé de fermer la porte et de lui rendre la clé. Ce cadenas ne vaut pas grand-chose. Tsitso l'a pris de la boîte aux lettres...

Lela tend la main, prend le minuscule cadenas et l'examine.

– Si seulement ça pouvait empêcher quelqu'un de venir ici...

Ils sortent de la pièce. Lela ferme la porte derrière elle, y met le cadenas et donne la clé à Irakli. Puis elle secoue la porte, pas très fort, comme pourrait le faire un petit enfant, par exemple Stella.

Irakli et Lela longent le couloir. Ils marchent côte à côte. Irakli arrive à l'épaule de Lela. Elle allume une cigarette. Une fillette, vêtue simplement de collants, sans jupe ni pantalon, sort d'une chambre. C'est Stella. Elle semble effarouchée et ne sait pas où aller.

– Allez, ouste ! Au réfectoire ! dit Irakli.

La fillette court. Lela et Irakli dévalent l'escalier.

– Je dois passer un coup de fil. Tu veux m'accompagner ? demande Irakli.

– Ah, tu me soûles ! Arrête de lui lécher les bottes, de te mettre à plat ventre !

Devant le bâtiment administratif, sur un large trottoir, est garée la fourgonnette bleue d'Avto, le professeur de gymnastique. Sergo, un garçon de dix ans, sort du bâtiment. Sous le

bras, il porte un bout de tissu rose. Kolia le suit en traînant des pieds. Il branle de la tête. Quel âge a-t-il ? Dix ans ? Quinze ans ? Difficile à dire. « Ça se voit qu'il est débile. D'autres, comme Sergo et Irakli, ne ressemblent pas du tout à des débiles », pense Lela.

Irakli crie :

– Hé ! Tirez-vous d'ici ! Sergo, Kolia, au réfectoire !

Sergo ne l'écoute pas et continue son chemin. Kolia, indécis, s'arrête, puis prend la direction du réfectoire.

– Où vas-tu ? demande Lela à Sergo.

Le garçon la contourne et marche vers le portail.

– Je vais au magasin, dit-il sans tourner la tête.

– Pour quoi faire ?

– Je dois y rapporter une robe. Tsitso me l'a demandé.

Sergo sort le tissu rose qu'il tient sous le bras, le déplie d'un coup, comme un prestidigitateur, pirouette sur ses talons et se met face à Lela. Elle lui jette un coup d'œil méfiant. Sergo rit et plaque la robe contre son corps.

– Tu ne me crois pas ? Alors, elle me va bien ?

– Fais gaffe qu'on ne te kidnappe pas ! dit Lela, et elle se dirige vers le réfectoire.

Zaïra, une habitante du quartier, possède un petit magasin de l'autre côté de la route. Elle y vend des articles de droguerie, des vêtements... Tsitso, la directrice de l'internat, est l'une de ses clientes. La belle-sœur de Zaïra fait des allers-retours en Turquie pour y acheter toutes sortes de fringues et les revendre ici. De temps en temps, Tsitso achète à Zaïra quelques vêtements. Cette robe lui a plu, mais en découvrant qu'elle ne lui allait pas, elle a décidé de la rendre. Sergo reste là un moment, plie soigneusement la robe et court vers le portail.

Irakli et Lela s'approchent du réfectoire. Une odeur aigre, mêlée à l'odeur de pommes de terre frites avec des oignons, se répand dans l'air. Lela tire une dernière fois sur sa cigarette et jette le mégot dans un coin. Juste à ce moment-là, le choc sourd d'une collision et un crissement de freins parviennent de la rue. Lela se retourne et cherche à voir la route à travers les sapins. Irakli court vers le portail. Tariel sort en vitesse de sa loge de gardien. C'est un homme d'un certain âge, boiteux. En clopinant vers la rue, il laisse tomber sa vieille

*doublionka*¹ qu'il porte sur les épaules hiver comme été. Dans la rue, quelqu'un crie.

L'asphalte brûlant happe Lela au sortir de la cour peuplée de sapins. Le soleil de plomb de l'après-midi jette des ombres étroites qui tremblent nerveusement aux pieds des rares passants. Une voiture s'est arrêtée au bord de la route. Un homme d'âge mûr en sort, laissant la portière ouverte. Sonné, il avance d'un pas chancelant, mais rapide. Tariel et Irakli se ruent dans la même direction et Lela les suit sans réfléchir. Soudain, elle aperçoit Sergo gisant près du bord du trottoir. Une autre voiture s'arrête à proximité. Sa portière claque et des pas retentissent sur l'asphalte. Lela regarde le petit corps flasque, le visage contre le sol, et il lui semble que Sergo bouge légèrement. Elle entend des voix : « Je conduisais tranquillement quand il a déboulé... », « Je suis médecin... », « Appelez les secours... »

Tariel et Irakli touchent Sergo avec prudence. Irakli crie :
– Seroge ! Seroge !

Ils retournent le garçon et l'étendent sur le dos. Il est couvert de sang.

Lela effleure son épaule.

– Seroge !

Un homme l'écarte brutalement et s'agenouille devant le corps. Il lui pose deux doigts sur la gorge et se fige. Lela s'éloigne. Irakli, visage blême, se redresse sans quitter Sergo des yeux. L'homme dégage une odeur écœurante. Sa chemise ouverte laisse voir sa poitrine rouge et bouffie, imbibée d'alcool. Ses deux doigts sales, index et majeur, appuient sur la gorge tendre et douce de Sergo, comme une épée, pour le forcer à trahir un secret. Mais le garçon reste immobile. Ni cette épée ni cette foule assemblée tout autour ne lui font peur. Il n'a aucune intention de révéler son secret.

Une voix familière s'élève :

– Que se passe-t-il ?

Lela se tourne vers la route et elle voit accourir Tsitso, la plantureuse directrice de l'internat, depuis le portail. Vêtue d'une longue jupe noire moulante et d'un chemisier à volants d'un vert incertain, elle porte des chaussures noires vernies à

1. En russe : manteau en peau de mouton retourné.

talon aiguille. Son sautoir de grosses perles noires se balance sur sa poitrine molle. Elle court sans se ménager, mais ses énormes jambes, qu'elle traîne avec peine, ne lui permettent pas d'aller vite. Elle est toute pâle.

Des bribes de phrases parviennent à Lela : « Les secours », « Souffle », « Il courait », « Je conduisais tranquillement et il s'est rué »... L'air égaré, Tsitso s'approche de la foule et braque son regard sur Sergo et sur la trace sanglante qui macule l'asphalte. La robe rose traîne sur la route. Quelqu'un la foule aux pieds et Tsitso remarque que la robe est souillée de sang.

Des hommes entourent Sergo. Quelqu'un dit qu'il respire encore. De la cour d'une maison, la brise, comme si elle voulait rassurer la foule, apporte une voix masculine dictant l'adresse aux ambulanciers : « Rue de Kertch... Vers la route de Tianeti... Il faut aller tout droit et vous verrez... C'est un gamin... »

Peu à peu, la rue se remplit de gens surgis de nulle part. On dirait qu'ils étaient cachés dans des recoins, non loin de cette rue déserte brûlée de soleil, et n'attendaient que ce moment pour sortir de leurs cachettes et envahir la rue. Une femme menue, en vêtements d'intérieur, demande de l'eau d'un air affairé. Certains remarquent Zaïra, qui s'est sentie mal et s'est affalée sur le trottoir. Ses grosses jambes amorphes sont impudemment écartées et son dos charnu est soutenu par Avto, surgi lui aussi de nulle part. Une voix agressive réclame de l'air et invite les curieux à se disperser. On couche Sergo sur un blouson. Tariel, s'éloignant des hommes, dit à Tsitso :

– Nous avons appelé l'ambulance.

– Que Dieu nous protège ! dit Tsitso devenue blême, et ses yeux s'emplissent de larmes. Qu'a-t-il ? C'est grave ?

– Oui, c'est grave, dit Tariel, et il quitte le cercle des badauds.

Soudain, un inconnu apparaît, la tête chauve directement posée sur les épaules et les joues rouges. Décidément, il veut transmettre son calme à tous :

– Calmez-vous, madame ! Pas de panique ! On va s'occuper de lui. Éloignez-vous. Ne l'entourez pas, il faut laisser circuler l'air ! Qui a un besoin urgent de soins, cet enfant ou cette dame ?

Et l'homme fait un geste de la tête pour désigner Zaïra. Celle-ci a repris connaissance, bien que ses jambes soient

toujours écartées. Elle est assise sur le bord du trottoir, affaissée telle une ivrogne, soutenue par Avto. La femme menue est accroupie à côté d'elle, un verre d'eau à la main.

Pendant un moment, Tsitso reste pétrifiée, le visage cramoisi. Des taches rouges couvrent son cou et son visage, comme si elle avait la rougeole. Puis elle fait quelques pas, se penche, ramasse la robe et la met rapidement en boule pour ne pas se tacher les mains. Elle remarque alors que Lela la fixe.

– Prends ça... Doucement ! File et mets-la dans le tiroir de mon bureau. Ne dis rien à personne, quelle que soit la question qu'on te pose. As-tu compris ?

Lela observe le visage en sueur de Tsitso. Elle cherche à mettre de l'ordre dans ses pensées et à dire quelque chose, sans succès. Elle court, comme si, ce faisant, elle apportait sa contribution au sauvetage de Sergo. Elle fonce dans la cour peuplée de sapins et voit Dali qui sort du réfectoire et file à toute allure. Celle-ci est suivie par un groupe d'enfants, pareil à une cohorte de fidèles. Les enfants, prenant leurs jambes à leur cou, devancent Dali qui disparaît derrière eux.

Lela entre dans le bâtiment administratif et se dirige vers le bureau de Tsitso. La porte ne ressemble pas à celles du bâtiment d'habitation. Elle est capitonnée de cuir souple. Lela entre dans la pièce, s'approche de la table et ouvre le tiroir. Une grande tablette de chocolat entamée attire son regard. Elle fourre la robe dans le tiroir et le referme. La table est presque vide : une icône plastifiée de saint Georges est adossée au porte-crayons. Un registre est posé à côté. Dans un gobelet en verre, une tige à larges feuilles s'efforce de faire pousser ses racines. Le plateau de la table est couvert d'une plaque de verre épais, sous laquelle on a placé un calendrier, un horaire des cours, une photo en noir et blanc de Gregory Peck et des photos d'identité des deux enfants de Tsitso.

Lela revient sur le lieu de l'accident. Sergo n'est plus là : apparemment, l'ambulance l'a déjà emmené à l'hôpital. La foule continue à discuter. Zaïra, elle aussi, a disparu. Phirouz, l'inspecteur de police du quartier, est là. Cet homme originaire de Kharagaouli¹ a un visage doux, plein de bonté et un regard

1. Ville de la région d'Imérétie, en Géorgie occidentale.

profond et triste, difficilement compatible avec son métier de policier. Phirouz a pris à part le conducteur du véhicule et lui parle. Ils sont tous là – Tsitso, Dali, les voisins, quelques jeunes... Koba est là aussi. C'est un jeune homme maigre, aux cheveux coupés court et aux tempes dégarnies. Il a un visage sec, un long nez et un air désolé. Lela l'observe, lui la remarque, mais ils ne se saluent pas. Les enfants, eux aussi, sont là. Pour la première fois de leur vie, ils obéissent à Dali parce qu'elle pleure. Ensemble, ils traversent le passage piéton, sans un mot, et disparaissent dans la futaie de sapins.

Le soir, la mauvaise nouvelle arrive de l'hôpital : Sergo est mort.

Le lendemain, tout l'internat demeure silencieux. Les cours sont annulés.

Vano arrive. C'est un homme de haute taille, aux moustaches épaisses, bien taillées, qui commencent à grisonner. Pour cacher sa calvitie, il rabat ses longues mèches sur un côté de son crâne. Vano porte toujours une veste et un pantalon gris foncé. Parfois, pendant les journées d'hiver glaciales, il met sous sa veste un pull-over à losanges sans manches. Quand le froid pénètre jusqu'à la moelle de ses os, il enfle son manteau gris. Une écharpe à losanges verts est nouée en permanence autour de son cou, toujours de la même manière.

Quand il sort de la salle de classe et se retrouve dans le couloir plein d'enfants ou quand il passe devant les enseignantes assises sur un banc dans la cour, Vano ne sourit jamais ni ne dit rien. Il se contente, en guise de bonjour, d'incliner légèrement sa tête chauve à la coiffure en trompe-l'œil.

On ramène le cadavre de Sergo de l'hôpital et on le dépose dans la salle de gymnastique. Cette salle se trouve au demi-sous-sol du bâtiment administratif. Ses fenêtres, munies d'un grillage en fil de fer, se situent au ras du sol. La salle est quasi vide, excepté quelques espaliers en bois fixés au mur et de vieux équipements sportifs, dispersés çà et là. Chaque mot, chaque bruit se propage comme de la fumée et s'étire dans les recoins vides. Sergo gît au milieu de la salle. Assis sur des bancs de bois bas, appuyés contre le mur, les enfants, s'ils osent parler, ne font que remuer les lèvres. Tous ont les yeux rivés

au milieu de la salle. Là où, sur le bureau d'Avto, on a déposé le corps de leur camarade couvert d'un drap.

L'homme qui a renversé Sergo est dans la cour de l'internat. C'est un homme de taille moyenne, la cinquantaine. Il porte une veste et paraît calme, serein. Pourtant, un double menton irrégulier raccourcit étrangement son cou, et une grosse veine saillante sur son front rouge donne l'impression que son calme n'est obtenu qu'au prix d'un grand effort. Tout ce que cet homme retient à l'intérieur de lui se condense dans sa tête et sa gorge, et grandit fatalement ; l'homme explosera un jour, tel un crapaud gonflé à l'aide d'une paille.

Les quatre hommes qui l'entourent ressemblent aussi à des gens placides et posés. Ils sont là, debout, sur le sol sale et usé de l'internat. Mais ils ont l'air d'être ailleurs. Têtes baissées, ils ressemblent à des passagers qui, descendus par erreur à un arrêt, attendent patiemment le prochain bus pour y monter et partir de là.

Un groupe de femmes, venues de l'immeuble voisin, épie les hommes. Elles veulent comprendre lequel parmi eux a tué Sergo. Tina, une femme âgée, bancale, appuyée sur sa canne, reconnaît le chauffeur et lui lance un regard perçant. Les autres femmes, elles aussi, braquent leurs yeux sur lui. L'homme qui a renversé accidentellement Sergo a eu l'audace de venir et de s'exposer à tous les regards. Aux yeux de tous, ce fait démontre sa probité et son courage, et suscite le respect.

Venera, une femme d'une soixantaine d'années aux cheveux poivre et sel coupés court et au collier de perles, dit :

– Il paraît que ce n'était pas sa faute...

Tina, comme si elle ne croyait pas sa voisine, plisse les yeux et épie encore plus attentivement tous les mouvements de l'homme. Venera continue :

– Ce ne doit pas être quelqu'un de mauvais... Apparemment, il n'a pas accepté qu'on mette le cadavre dans un cercueil en zinc, il a demandé un cercueil en bois et a pris en charge les coûts de l'enterrement... S'il n'avait pas été là, on aurait enterré ce malheureux enfant comme on enterre les sans-famille : sans nom et sans pierre tombale.

Tina reprend ses esprits et ouvre la bouche comme une carpe, découvrant ses fines dents pointues et grises.

– Ah...

Venera ajoute :

– À sa place, un autre aurait laissé tomber. Surtout qu'il n'y a personne pour engager sa responsabilité : ni les parents ni la police.

– Ça alors ! dit Tina, surprise.

Les enseignants s'agitent. Apparemment, personne ne s'attendait à ce que Sergo, mort, revînt ici. Il était prévu que son dernier chemin irait directement de l'hôpital au cimetière.

Vano et Tsitso entrent dans la salle de gymnastique. Tsitso est anxieuse. D'un mouvement nerveux, elle met ses mains dans les grandes poches de sa robe, puis les sort et gesticule en conversant avec Vano. De temps en temps, elle glisse un regard vers le bureau d'Avto, comme si ce n'était pas un cadavre qui y était déposé, mais une bombe, prête à exploser.

Lela est assise à côté des petits. Stella, apeurée, se colle à elle et cherche à comprendre :

– Il est mort ? Sergo est mort ?

Visage barbouillé, sourcils levés... Stella remue les lèvres car elle n'ose pas parler. Lela lui prend la main délicatement, la fait asseoir à côté d'elle et lui dit à voix basse :

– Oui, il est mort.

Stella se tait, comme si elle était au théâtre et attendait que le rideau se lève. Les enfants, pareils à des footballeurs sur un banc de touche, observent Vano et Tsitso à l'autre bout de la salle, mais ils ne saisissent que des bribes de conversation. Tsitso, à voix basse, donne une explication à Vano, puis quitte la salle d'un pas ferme. Vano se tourne vers Avto, un homme de petite taille, trapu et musclé, toujours vêtu d'un pantalon de sport bleu foncé. Il lui dit de faire sortir les enfants de la salle et de ne plus y laisser entrer personne.

– On attend le prêtre. Puis nous irons au cimetière, dit Vano, et il sort de la salle.

Troublé, il bute sur un ballon de basket à moitié dégonflé. Il cherche à l'enjamber, mais il trébuche et manque de tomber. Levan, un garçon de douze ans, ne peut pas s'empêcher de rire. Furieux, Vano donne un coup de pied dans le ballon et l'envoie sur le côté. Sans mot dire, il pose un regard noir sur les enfants et sort de la salle.

Avto, pensif, se dirige vers les enfants, tel un entraîneur vers ses remplaçants, pour leur transmettre l'ordre de Tsitso.

Ses larges épaules, son corps bien droit et son torse musclé jurent avec les contours de son sexe que sculpte délicatement le jersey de son pantalon.

Le bruit circule que le pauvre Sergo doit aller en enfer car il n'est pas baptisé. Ceux qui ne sont pas baptisés vont en enfer où le feu et quelques diables munis de cravaches, de verges et de fers chauffés au rouge les attendent. Dali cherche à battre en brèche cette conviction en expliquant aux enfants que le père Jacob, en accomplissant un rite, va permettre à l'âme de Sergo de prendre le chemin du paradis.

Le prêtre arrive. Son visage s'orne d'une florissante barbe poivre et sel. Ses yeux noirs sont vifs et sévères. Accompagné de Vano et de Tsitso, il bénit le bâtiment et fait des signes de croix au-dessus de la porte d'entrée. Un groupe d'enfants le suit. Enfin, tout le monde se dirige vers le bâtiment des bains. Le prêtre fait le tour des bains en accordant à ces lieux la grâce divine. Des capitules de bardane collent aux longs pans de sa soutane, comme si ces petites créatures hirsutes et duveteuses lui demandaient le salut et le suppliaient de les sortir d'ici.

Après la bénédiction des bains, on rassemble tous les enfants dans la cour et on les baptise collectivement. Un grand silence se fait. Même ceux qui ne disent pas plus de deux mots par jour savent que cela leur permet d'échapper à l'enfer. Désormais, Dali est la marraine de chacun et de chacune d'eux. Visiblement, elle se sent mieux. Elle se plaît dans son nouveau rôle. Le prêtre distribue des croix en bois aux enfants et à Lela aussi. Les petits, réjouis, commencent à chercher du fil ou de la ficelle pour suspendre la croix à leur cou.

Personne ne vient faire ses adieux à Sergo, excepté quelques habitants de l'immeuble d'à côté. Ils connaissent bien les enfants de l'internat. Ceux-ci fréquentent souvent la cour voisine tantôt pour y jouer, tantôt pour y flâner. Il arrive aussi qu'ils demandent aux habitants la permission de se servir de leurs téléphones. Contre une petite rémunération, quelques garçons adroits, dont Sergo faisait partie, donnent de temps à autre un coup de main aux voisins qui cultivent dans leurs jardins des tomates, des herbes aromatiques, des haricots... Certains ont même des arbres fruitiers. La saison venue, les arbres chargés de fruits mûrs appellent les cueilleurs.

Une voiture arrive en apportant un petit cercueil de bois jaune. L'internat devient encore plus silencieux. Les enfants se regroupent près du portail. L'homme qui a renversé Sergo parle au conducteur et lui donne des instructions.

– On les traite d'idiots, mais regardez-moi ça ! Ils sentent tout... dit Venera.

Et elle prend par le bras Goderdzi, son fils, un célibataire d'une quarantaine d'années, qui vient de rejoindre l'assemblée. En entendant l'exclamation de sa mère, Goderdzi fixe les enfants de ses yeux mornes, aux coins tombants. Puis il revient rapidement à lui, se libère du bras maternel, s'éloigne des femmes et se dirige vers les hommes.

Les hommes de l'immeuble d'à côté soulèvent le cercueil et traversent la cour de l'internat. Les enfants sont au grand complet. Chacun veut se placer devant, dans l'espoir de voir encore une fois Sergo. Koba sort du bâtiment administratif en portant deux chaises. Ces petites chaises jaunâtres qui, jusqu'ici, n'ont connu que la salle de classe, viennent soutenir les deux extrémités du cercueil. C'est la coutume. On laisse Sergo encore quelques minutes dans cette cour, qui lui était si familière. Tout le monde se tait. Seule Dali, pâle, les cheveux ébouriffés, sanglote. On a vêtu Sergo d'un costume confectionné sur mesure, comme on le fait pour un adulte passé de vie à trépas. Accoutré de cette manière, il gît dans sa nouvelle maison étroite, les mains croisées sur la poitrine. Dans sa petite main sans vie, on a mis un mouchoir, comme pour essuyer d'éventuelles larmes. Mais Sergo ne pleure pas. S'il était vivant, en le voyant paré de cette manière, Levan se serait sûrement moqué de lui. Mais Levan ne dit rien. Voir son ami dans ces habits de cérémonie lui fait de la peine. Phirouz, l'inspecteur du quartier, emporte dans le bus l'unique couronne d'œillels, venue d'on ne sait où.

« On y va », dit quelqu'un. Les hommes soulèvent sans peine le cercueil et le portent sur leurs épaules. Koba, le voisin, donne un coup de pied à l'une des deux chaises, puis à l'autre, et les renverse. Maintenant, ces chaises de classe ressemblent à des êtres vivants. Désignées comme boucs émissaires, elles doivent répondre pour tous et être punies publiquement. Les adultes et les enseignants commencent à monter dans le bus.

– Lela, veux-tu venir ? demande Tsitso, et elle lui montre le bus. Irakli est à côté de Lela. Il ne la quitte pas d'un pouce.

– Je viens, maîtresse ! dit Lela. Les enfants veulent venir eux aussi...

Tsitso réfléchit un instant. Puis, sans répondre à Lela, elle se dirige vers Dali et lui parle à l'oreille.

Dali promène son regard sur les enfants, élimine du groupe ceux qui sont petits ou chétifs et envoie les autres vers le bus.

– Allez-y, mais ne faites pas de bruit et soyez sages !

Les enfants, enjoués, se ruent vers le bus, comme s'ils allaient assister à un heureux événement et non à un enterrement.

Lela monte dans le bus et reste debout près de la fenêtre arrière. La coutume exige qu'on accroche une grande photo du défunt sur le pare-brise du corbillard, mais on n'a trouvé aucune photo de Sergo. Le corbillard avance lentement, au même rythme que les hommes qui ont porté le cercueil sur leurs épaules. Quand on accompagne un enfant de Dieu sur son dernier chemin, on trouve gênant d'accélérer le pas.

Le bus s'arrête à l'entrée du cimetière d'Avtchala¹. Les enfants descendent. Gulnara, la professeure de travaux manuels, une femme au nez pareil à un bec d'oiseau et au corps mal bâti, confie les enfants à Lela. Elle roule des yeux sévères et ordonne aux enfants de ne pas s'éloigner de Lela. Les petits se rangent deux par deux, en se donnant la main comme on le faisait autrefois lors des répétitions pour les défilés.

Pas loin de l'entrée du cimetière se dessine un long immeuble d'habitation à huit étages. Lela le regarde. Le bâtiment est quasi éventré du côté droit. Il est difficile de comprendre si c'est à cause d'un incendie ou d'un tremblement de terre. Il ne reste que les murs avec des trous noirs à la place des fenêtres. On peut traverser l'immeuble du regard. On dirait des ruines. Mais en observant attentivement, on remarque que l'autre côté est encore habité. On distingue les balcons décolorés par le soleil, du linge qui sèche sur des cordes, des tresses d'oignon, d'ail et d'œilletons d'Inde et parfois des noisettes mises dans des bas de nylon, accrochées aux murs ici et là. L'immeuble est penché, comme si le poids des hommes avait fait graviter

1. Banlieue de Tbilissi.

le côté habité vers la terre. On dirait que le bâtiment entier s'enfoncé peu à peu dans le sol.

Le soleil écrase le cimetière. Le petit cortège monte la côte. Lela regarde les tombes et pense : « Voici où on enterre les gens normaux... et parfois même les idiots, comme Sergo... Existe-t-il un cimetière particulier pour les idiots ? Peut-être pas... La terre est la même pour tous... » Les enfants observent les pierres tombales. Ceux qui savent lire déchiffrent les noms gravés sur les plaques.

La tombe est creusée. On dépose le cercueil au bord de la fosse. Le prêtre accomplit les derniers rites en balbutiant. Les enseignants ont l'air éteint et un peu fatigué. Tout est desséché par le soleil et de la poussière s'élève à chaque pas. Le fossoyeur est un homme maigre et voûté, couvert de poussière et au teint de poussière. Il s'approche du cercueil et ôte doucement le drap jaunâtre du visage et des épaules du défunt. Les enfants regardent Sergo, paré de sa veste grise, les yeux fermés et le visage bouffi. Ses yeux et sa bouche ont noirci. Ses mains sont croisées sur sa poitrine.

– Ah, mon pauvre ! dit Gulnara.

Pendant que le prêtre prie pour le salut de l'âme du défunt, Lela scrute le visage de Sergo, qui paraît mécontent. Les enfants qui occupent les allées étroites entre les tombes ne quittent pas le cadavre des yeux. La prière terminée, l'homme couleur de poussière attend un peu : peut-être quelqu'un voudrait-il faire ses derniers adieux au défunt ? Gulnara donne son consentement d'un signe de tête, accompagné d'un vague soupir. Le fossoyeur recouvre les mains, les épaules et le visage de Sergo.

Lela sait bien que Sergo est mort, mais elle s'étonne quand même qu'il ne dise rien et ne se révolte pas contre toute cette cérémonie. Personne ne s'approche de lui pour faire des adieux. On ferme le cercueil, mais Sergo ne proteste toujours pas.

Le cercueil est descendu dans la fosse. Quand on commence à la combler, le bruit des mottes de terre sèche frappant le bois déchire le cœur des assistants. Les enseignants et les enfants s'en retournent et suivent les allées vers la sortie. Sergo reste seul face aux inconnus – le fossoyeur et deux aides. Tous trois – Dieu voit tout – finissent leur travail consciencieusement et confient Sergo pour toujours à la terre d'Avtchala.

Un nuage de poussière s'élève. Les enfants plissent les yeux et cherchent à le chasser en agitant les mains.

– Ne regardez pas en arrière ! dit Gulnara, et elle se cramponne à la clôture d'une sépulture pour ne pas glisser sur le sentier étroit.

Irakli, tout pâle, lui demande :

– Pourquoi, maîtresse ?

– C'est l'usage, répond l'enseignante et, n'arrivant pas à se retenir, elle dévale la pente.

En bas, Avto lui offre son bras puissant et velu.

Lela crie en s'adressant aux enfants dispersés sur les sentiers du cimetière :

– Avez-vous compris ? Il ne faut pas regarder en arrière !

Irakli est étonné :

– Mais pourquoi ? Pourquoi, Lela ?

– Je n'en sais rien, dit Lela et, à son tour, elle dévale la pente douce.

Levan acquiesce :

– Il ne faut pas... Après avoir enterré le mort, il faut lui fiche la paix. Il ne faut même plus pleurer.

Le chauffeur du bus, un homme d'un certain âge, a abrité son véhicule à l'ombre de l'immeuble naufragé. Assis sur le banc de la cour, taciturne, il fume une cigarette et attend patiemment ses passagers.

2

Lela ne se souvient plus quand et comment sa vie à l'internat a débuté. Où est-elle née ? Qui l'a enfantée ? Qui l'a abandonnée ? Qui l'a amenée ici, dans ce bâtiment de quatre étages, rue de Kertch ? Tsitso n'en sait pas beaucoup plus sur les origines de Lela. À sa demande, elle avait parcouru son dossier plus d'une fois, mais en vain. Elle ne peut pas consoler la fille en lui disant quelque chose sur ses parents. Les papiers disent que jusqu'à l'âge scolaire Lela a vécu dans l'orphelinat de Temka¹, puis qu'elle a été transférée ici. C'est tout. C'est à cela que se résume sa succincte biographie.

Parfois, Lela essaie d'imaginer ce premier orphelinat. Il lui semble se souvenir d'une femme qui jouait du piano... La fête du jour de l'An. Lela porte un bonnet pointu en papier, enroulé en cône, sur lequel on a collé des éclats de boules ornant le sapin. Le bonnet est maintenu par un ruban élastique passé sous le menton. Lela ne se rappelle rien d'autre : ni son départ de là-bas ni les gens qui l'entouraient... Il lui arrive de penser que les images qui surgissent dans sa mémoire ne sont que le fruit de son imagination et que rien n'existait en réalité, ni la pianiste ni ce bonnet pointu et scintillant...

1. Quartier de Tbilissi.

Chaque fois que Lela revient à l'internat, elle sent son odeur familière depuis la cour. Plus elle s'approche du bâtiment principal, plus l'odeur est prononcée. Et elle ressent dans tout son être que l'internat l'accueille dans son giron puant.

Au bout des couloirs de chaque étage du bâtiment d'habitation se trouvent les toilettes. À travers leurs vitres cassées, la brise répand un remugle semblable à celui des toilettes d'une gare ou d'un train. Ce fumet sévit dans les couloirs. Le salon avec le téléviseur, les chambres à coucher et la salle de jeu sont traversés de divers relents qui s'entremêlent et constituent un mélange nauséabond, impossible à chasser, même en faisant des courants d'air. Ce mélange est constitué avant tout de l'odeur de malpropreté que dégagent les enfants (elle irrite les narines de tous les nouveaux venus) et de celle des vêtements lavés avec la même lessive. Ajoutons à cela la puanteur des draps sales, des vieilles couettes, des matelas pisseux, des oreillers et des couvertures de laine, transmis d'une génération d'élèves à l'autre... En hiver, vous sentez aussi les émanations du poêle à kérosène et du poêle à bois. Le salon est imprégné du parfum des vieux fauteuils. Ajoutez-y l'odeur des bandes isolantes collées aux cadres de fenêtre en hiver ou encore la senteur acidulée, douce et saine des pots de géranium sur les rebords de fenêtre.

Lela connaît l'internat et ses odeurs tenaces sur le bout des doigts. De temps en temps, les miasmes s'échappant des toilettes couvrent tout, provoquant chez elle une désolation subite dès qu'elle met le pied dans ce bâtiment. Peut-être cela lui rappelle-t-il la mère de Tariel, le gardien. Jusqu'à sa mort, cette vieille femme errait dans le quartier. Tout le monde la connaissait. Elle puait la pisse. Ne retrouvant plus sa maison, elle arpentait la cour et allait souvent s'asseoir sur le banc de l'internat. Elle ne reconnaissait plus son fils, ni son petit-fils... On racontait qu'avant c'était un petit bout de femme vive et travailleuse, qui avait traversé mille épreuves. Elle portait le deuil depuis qu'elle avait perdu son mari. Sa santé et toute sa mémoire s'éteignaient peu à peu dans ces habits noirs. En entrant à l'internat, Lela, sans savoir pourquoi, pense toujours à la pauvre mère de Tariel. Puis, une fois familiarisée avec l'odeur des lieux, son image disparaît de son esprit.

Il y a un endroit où elle s'arrête volontiers : l'escalier de secours extérieur en fer rouillé, qui s'élève en colimaçon le long du bâtiment côté bains. Elle l'aime avant tout à cause de l'odeur spécifique, étrange, suave, captivante, qui s'en exhale en plein été, lorsqu'il est chauffé par le soleil. Depuis qu'elle est petite, Lela aime le monter, bien qu'elle ait toujours le vertige. Elle monte une marche, pivote sur elle-même, attaque la suivante. Et c'est ainsi jusqu'en haut.

L'odeur ne disparaît jamais, bien que l'escalier se trouve en plein air. En montant, Lela met sa main sur la rampe. Quand elle est tout en haut, elle flaire sa main, qui sent toujours la même chose. Au quatrième et dernier étage, l'escalier s'achève par un petit palier bordé de garde-fous. D'ici, on a vue sur le stade. Si on se penche un peu, on peut même attraper une branche du sapin, svelte et s'élançant avidement vers le ciel. Lela était toujours prête à passer ici des heures et des heures. Elle montait, descendait, remontait... Comme si c'était un jeu et qu'en montant elle se retrouverait ailleurs. Mais l'escalier s'arrêtait devant un mur lisse et aveugle et son espoir s'évanouissait.

Quand il pleut à verse et que la pluie lave soigneusement toute la cour, les gouttes crépitent sur le fer de l'escalier chauffé par le soleil. Le fer les rejette et les relance, comme s'il voulait les renvoyer au ciel. Chaque fois que Lela, à travers sa fenêtre, regarde la pluie incessante ruisseler, elle pense à la mère de Tariel. Elle imagine que la vieille femme est quelque part ici, à l'internat, debout, trempée, la tête dans les épaules. Les gouttes dégoulinent du bout de son nez fripé, mais elle ne bouge pas, attend que la pluie cesse et que le soleil sèche ses haillons noirs.

Dans les bains stagnant de forts relents de lessive, de savon ménager puant et de murs humides, rongés dans les coins par la moisissure. Le jour où l'on traite un enfant infesté de poux, l'odeur entêtante du DDT qu'on pulvérise dans ses cheveux s'additionne à toutes les autres.

Lela préfère venir seule ici, en général en début de semaine, quand les femmes ont fini de faire la lessive et que les enfants ont pris leur bain. Quand, après la douche, la jeune fille, toute propre, enfle de vieux habits sales, elle a l'impression de se glisser dans sa vieille peau.